

Quelle évolution des pratiques des agriculteurs au sein des groupes AEP ?



L'appel à projet pour une Agriculture Ecologiquement Performante (AEP) lancé par le Conseil Régional de Bretagne en 2014 vise à encourager des projets expérimentaux menés par des agriculteurs en transition vers l'agro-écologie.

Aujourd'hui, 35 groupes rassemblant 450 agriculteurs ont été soutenus pour une durée de 3 ans. Leurs projets en sont à des étapes différentes mais une première évaluation des résultats a été réalisée sur ceux ayant démarré en 2014 et 2015. Elle a été menée par Pierre Lesens, étudiant à Agrocampus en stage de fin d'étude en 2017, avec l'appui méthodologique de Claire Ruault, sociologue du GERDAL et membre du Comité AEP.

Nous en présentons ici une synthèse, centrée d'abord sur les changements de pratiques et de conceptions (modes de raisonnement) observés chez les agriculteurs, et en dégagant ensuite des éléments du fonctionnement des groupes qui ont joué en faveur de ces changements.

1. Objectif et méthodes

Objectifs de l'évaluation

- Identifier et analyser les évolutions de pratiques et de conceptions des agriculteurs membres des groupes AEP
- Evaluer le rôle du groupe dans ces dynamiques de changement

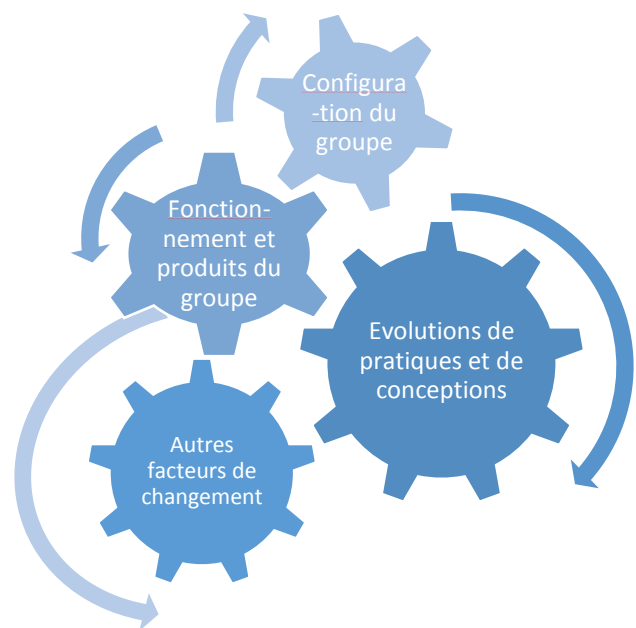
Méthode

Des entretiens approfondis ont été menés avec les animateurs de 20 groupes, puis avec les agriculteurs d'un échantillon de 5 groupes représentatifs.

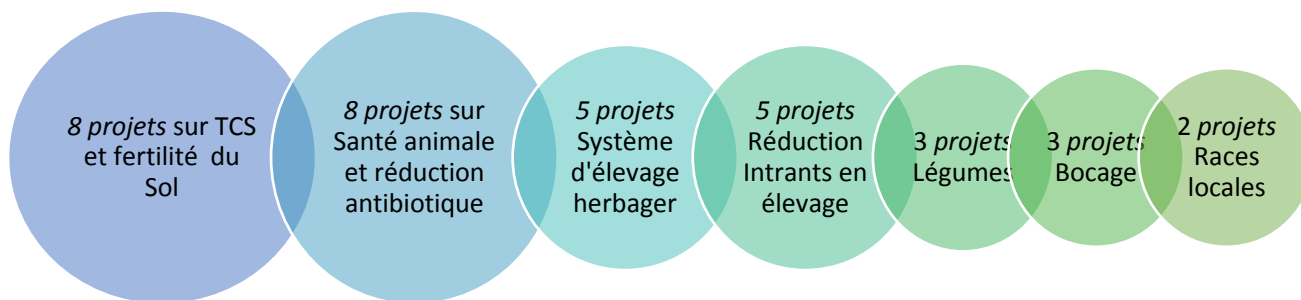
Ces entretiens, complétés par les documents produits par les groupes, et par un questionnaire adressé à chaque agriculteur, ont été analysés selon trois axes :

- la configuration des groupes : *échelle géographique, mode de constitution du groupe, nombre et profils des agriculteurs membres (origine agricole ou non, position sociale, appartenance à d'autres réseaux agricoles, expérience dans la thématique traitée), caractéristiques des exploitations.*
- le mode de fonctionnement du groupe : *type d'activités menées (diagnostics, formation, réunions d'échanges, expérimentations...), articulation entre elles, rôle des agriculteurs et des animateurs, et ce que ces activités ont produit (acquisition ou production de connaissances nouvelles, résultats d'expérimentation, échange de pratiques ...)*
- les évolutions de pratiques concrètes et de conceptions chez les agriculteurs membres des groupes.

Ces axes d'analyse ont ensuite été mis en relation pour dégager des facteurs clés favorables au changement.



2. Panorama des 35 groupes AEP



- Des groupes de taille et d'échelle variée
- Une diversité de thématiques de travail qui recouvre les dynamiques d'évolution vers « l'agriculture écologiquement performante » en Bretagne
- Un appui par une grande variété de structures du développement agricole : Chambre d'agriculture, GAB, CIVAM, GEDA, CUMA, CETA, Contrôle laitier, etc

3. Quelles évolutions de pratiques au sein des 5 groupes étudiés?

→ Une diminution de l'usage des antibiotiques dans les élevages laitiers et porcins

Plusieurs projets de groupes d'agriculteurs portent sur la réduction de l'utilisation des antibiotiques en élevage. Dans les deux groupes étudiés (un groupe d'éleveurs de porcs, relié à un CETA, et un groupe d'éleveuses de vaches laitières, animé par un contrôleur laitier de BCLEO), cette réduction, et pour certains suppression, est bien effective et résulte de deux principales évolutions de pratiques : **le développement de la prévention et l'utilisation des huiles essentielles.**

- *Une approche préventive*

Chez les éleveurs de porcs, l'approche préventive s'est traduite par la mise en place de la marche en avant, et l'optimisation des paramètres environnementaux de l'élevage. La mise en place de la marche en avant consiste en une organisation du travail visant à limiter les possibilités de contamination d'un stade à l'autre du développement du porc : « *On a travaillé sur nos plans de masse. Ce qu'il faut pas faire, c'est avoir des animaux d'âges différents. Avant on avait plus d'animaux décalés, on le fait moins maintenant* ». Les éleveurs ont ainsi repensé leur manière de travailler en séparant davantage les stades de développement, et en organisant leurs déplacements dans le sens des stades de développement sans revenir en arrière (de la maternité à l'engraissement) : « *L'organisation, c'est extrêmement important pour la marche en avant. Il faut essayer de tout penser d'avance pour faire dans le sens. Ce qui m'a le plus marqué moi c'est d'essayer et réussir à changer ma méthode de travail. ... Maintenant on a deux tenues et on s'est tenu qu'à ça* ».

Les éleveurs rencontrés ont également joué sur l'optimisation des paramètres environnementaux de leurs élevages afin de limiter les facteurs déclencheurs de maladies : ambiance des bâtiments, qualité de l'eau : « *On a un forage avec traitement de l'eau. Ça remue le fer et le manganèse, deux produits que tu retrouves dans l'eau et qui déstabilisent la flore microbienne. Il faut que l'eau soit de bonne qualité ... l'aliment et le bâtiment aussi. On savait qu'on n'était pas toujours nickel nickel, mais c'est suite au diagnostic* ». Ces évolutions ont été favorisées par une meilleure connaissance et analyse de leurs conditions d'élevage - par l'observation et la pratique de la prise de notes - amenant à une prise en compte de nouveaux facteurs qui jouent sur la maladie : « *on s'est rendu compte qu'il y avait plein de choses à prendre en compte* », autrement dit à une approche plus systémique.

Les conceptions vis-à-vis du traitement des maladies ont ainsi évolué, « *on est beaucoup plus sensible à l'utilisation des antibiotiques. On en vient à diminuer les injectables. Avant, une truie qui mangeait pas trop, paf, on lui mettait un antibio. Maintenant, on va prendre sa température, etc... (...) on pique moins les animaux* ». En cas de problème, les éleveurs vont davantage chercher les causes que le seul traitement approprié. Et au final, ces évolutions se traduisent par la diminution de l'utilisation des antibiotiques.

- *L'utilisation des huiles essentielles en vaches laitières*

Pour les éleveuses laitières du groupe BCELO, ce sont essentiellement les mammites qui sont soignées grâce aux huiles essentielles, éventuellement les diarrhées des veaux et les vaches qui ne délivrent pas. Au début du projet, seule une agricultrice les utilisait, c'est maintenant le cas de toutes, ce qui ne les empêche pas, dans le cas où les huiles essentielles ne fonctionnent pas, d'avoir recours aux antibiotiques. D'autres évolutions portent sur la mise en place du parage, l'utilisation d'argile. Mais en amont de ces nouvelles pratiques, le travail au sein du groupe a permis une évolution des façons d'appréhender la maladie et la santé animale. Leur rapport à la maladie est plus serein : *« Comme là un veau qui a la diarrhée. Il y a 10 ans j'aurais fait un antibio, mais plus maintenant. Il est pas mourant »*. La maladie est vue comme un événement normal de la vie de l'exploitation et des animaux, et le fait de ne plus devoir piquer l'animal est positif : *« les vaches sont plus calmes, on les pique moins. On se dit, tiens, qu'est-ce qu'elle a ma vache... par exemple si elle vient de vèler, l'époque de l'année, si elle boite, ça peut être lié mammites et boiteries »*. Les éleveuses ont également une vision plus systémique de la santé animale : *« L'intervenant, il nous a parlé que la mammite ça vient pas de la mamelle, c'est le pancréas tout ça. Ça, ça nous a scotchés »*. Ce n'est pas parce que la vache a une mammite qu'il faut traiter la mamelle, ceux sont les causes de la maladie qui vont être recherchées : *« On n'a pas la même façon de voir la mammite, avant c'était : « oh merde, une mammite », maintenant on va essayer de regarder ce qu'il y a, comment on va soigner »*. Enfin les éleveuses mettent en avant un gain économique non négligeable : *« j'ai regardé ma comptabilité, j'ai économisé 5000 € cette année »*.

→ **Maintenir un sol vivant en maraîchage en limitant le travail du sol**

Les maraîcher(e)s biologiques du groupe de l'Atelier Paysan ont fait évoluer leurs pratiques culturales. Déjà bien avancés dans les techniques d'agriculture biologique, notamment en terme de réduction d'intrants et de rotations, leur souhait était *« d'aller plus loin dans la bio encore, de ne plus utiliser de bâche plastique, de moins travailler le sol »*. Ils ont ainsi mis en place des parcelles de légumes sous couvert roulé grâce à la construction de deux outils adaptés au maraîchage : le rouleau facca et le strip-till. Les légumes sont implantés après un engrais vert, directement dans le couvert. Encore à l'état de test, ces pratiques s'affinent au fur et à mesure, notamment autour de la conduite de la culture de l'engrais vert : *« on s'est rendu compte que les semis d'engrais verts étaient aussi importants que tout le reste »*. Les membres du groupe ont aussi travaillé sur des techniques pour maintenir un « sol vivant » : *« les réunions, toutes les réflexions sur le non-travail du sol, sans outil ou avec outils, manuels... ça m'a amené à tester le paillage ou le compost »*. D'autres ont également testé les planches permanentes.

→ **Une nouvelle conduite du système fourrager et de l'alimentation pour atteindre l'autonomie protéique**

Les agriculteurs du groupe de la CUMA La Fourragère avancent vers l'autonomie protéique de leurs élevages, grâce à différents leviers. D'abord, par l'intégration de nouvelles cultures et la réorganisation de leur système fourrager. Certains agriculteurs cultivent maintenant des méteils *pour faire coup double, protéine et autonomie fourragère en même temps*. D'autres ont mis en place des légumineuses ou ont fait évoluer la composition de leurs prairies : *« Cette année j'ai fait du petit pois féverole, pour avoir que la protéine. Et puis j'ai une parcelle aussi en essais de multi-espèces avec du trèfle, des raygrass différents... ce qui apporte un petit peu plus d'azote »*.

L'organisation de l'assolement a aussi évolué, avec par exemple le remplacement de certaines parcelles de cultures de vente par de la prairie : *« je me suis rendu compte qu'il fallait mieux sacrifier la parcelle de céréales... c'est vrai qu'elle est très bien pour les cultures, mais elle est encore mieux en pâturage parce que à 500 m »*. Pour cet agriculteur c'est aussi une évolution de la manière de raisonner la rentabilité : il devient plus rentable de mettre une parcelle idéale pour les céréales en prairie parce qu'elle est proche de l'exploitation : *« parfois on se fixe des barrières ou bien on s'impose des choses qui peuvent être ... pas à contre sens, mais qui peuvent être un désintérêt pour nous »*.

Parallèlement, les éleveurs ont fait évoluer les rations des animaux pour les adapter davantage à leurs besoins. Plusieurs membres du groupe ont ainsi diminué la quantité d'aliments donnée aux vaches, *« parce qu'on peut donner moins à manger et autant produire de lait en étant un peu plus attentif et en regardant plus les problèmes de nos vaches. En respectant plus le temps d'alimentation des vaches, le cycle de repos... »*. Certains ont également

modifié l'équilibre des rations : « *apporter moins de fibre, parce que avant ça, ben je me faisais l'idée que plus les vaches ruminent ... meilleure elle est en santé ... avec Obsalim tu te rends compte que si y'a trop de fibre, ça demande trop d'énergie et donc non non, y'a un équilibre aussi...* ».

Là encore, en amont de ces changements de pratiques, c'est une évolution de la manière de raisonner son système : il n'est pas nécessaire de nourrir sans cesse la vache pour qu'elle produise, « *la vache qui a rien pendant 3 heures, et bien c'est pas grave quoi* ». En abordant l'autonomie protéique sous l'angle de l'alimentation, les éleveurs sont allés vers une approche plus systémique et prennent désormais en compte de nombreux facteurs : « *tout simplement tu te rends compte que, arrête donc de suralimenter des animaux, ce qui va te permettre d'économiser des fourrages, de dégager des surfaces, et donc du coup tes surfaces qui vont devenir disponibles tu vas pouvoir implanter un peu de protéine... un petit peu de protéagineux ou bien... c'est ça, c'est tout bête !* ».

→ Une réappropriation des outils de production et de la commercialisation

- *L'auto-construction d'outils en maraîchage*

Les maraichers de l'Atelier Paysan ont travaillé à la construction de deux nouveaux outils, permettant la plantation de légumes sous-couverts : le rouleau Facca, pour aplatir les engrais verts et le strip-till qui permet d'y tracer un sillon pour la plantation de légumes. La mise au point en auto-construction de ces outils s'est faite progressivement : « *on a fait un premier prototype. On a fait 5-6 chantiers en fonction des possibilités de chacun. Au deuxième, on a fait pas mal de modifications... après les premiers tests où on a vu que tout n'était pas ok.* », ce qui a permis d'adapter l'outil aux conditions de travail et aux pratiques de chacun. « *Pour le rouleau facca et le strip till, il y a eu de l'expérimentation chez pas mal d'agriculteurs. On s'était mis d'accord sur tel mélange de céréales, à la même dose, sur quels légumes on essayait* ». Ce travail a permis aux maraichers de se réapproprier la conception de leurs outils et d'augmenter ainsi la maîtrise technique de leurs activités. « *L'outil, je sais comment il fonctionne, comment tu peux le faire évoluer. Sur ce qu'on peut faire comme travail, ça décomplexe un peu. C'est pas un meuble en kit, ça demande toute une réappropriation* ». Certains ont été plus loin que ce qui était prévu dans le projet en fabricant d'autres outils, « *avec l'Atelier Paysan, tu vois plus comment adapter l'outil, tu sais comment construire un outil. Je me suis construit un petit cultivateur, un petit vibro, des trucs faciles* ».

- *La mise en place d'un cahier des charges pour valoriser la gestion durable du bocage*

Les agriculteurs de Bocagénèse ont travaillé à la mise en place d'un label pour mieux valoriser leur bois de bocage, qu'ils gèrent de manière durable par des techniques de taille et de prélèvement de volumes permettant la régénération de la haie chaque année. En réfléchissant à un contenu de cahier des charges, les agriculteurs ont défini eux-mêmes les normes de ce qu'ils considèrent comme une gestion durable du bocage, « *déjà c'est fait par nous et pas par l'administration, c'est déjà pas mal. On a fait ce qu'on faisait déjà, on s'est approprié le truc.* » (AG1). Ce label est en cours d'élaboration avec l'intégration d'autres régions à la réflexion. Il devrait permettre aux agriculteurs (y compris au-delà du groupe) d'obtenir un avantage concurrentiel par rapport aux bois issus d'une gestion non durable, et éventuellement une valorisation économique supérieure avec un prix du bois plus élevé.

4. Facteurs favorables aux évolutions et rôle du groupe

→ Identifier et formuler précisément les problèmes à résoudre

- *Des diagnostics et apports de connaissances, oui mais...*

Le récit que font les agriculteurs, à la fois sur le travail réalisé au sein de leur groupe, et sur la manière dont ils ont mis en œuvre des évolutions de pratiques, met en évidence que ces évolutions procèdent de tâtonnements, d'essais suivis de réussites ou d'échecs qui amènent alors à revoir la façon de s'y prendre, à jouer sur de nouveaux facteurs (l'assolement alors qu'on avait commencé par la ration, l'alimentation après avoir commencé à utiliser des huiles essentielles, le choix d'un mélange céréaliier en travaillant à la mise au point d'un outil, etc.). Dans tous les cas c'est une succession de questions qu'on se pose et qu'il faut pouvoir résoudre au fil de la démarche. Un premier facteur favorable au changement est donc, au-delà d'un objectif tel que « *augmenter l'autonomie protéique* »,

« mieux valoriser son bois de bocage », « diminuer les antibiotiques ou les intrants », le fait de pouvoir formuler précisément les problèmes que pose pour chacun, dans ses conditions de travail.

Ce travail de formulation des problèmes n'a pas toujours été mené de façon formelle au sein des groupes, mais différentes activités y ont contribué. Dans certains cas, c'est à la suite d'interventions par un technicien apportant un éclairage scientifique et technique sur un sujet particulier que les agriculteurs ont remis en cause leur façon de faire. Dans le groupe de la CUMA La Fourragère, suite à une formation Obsalim, certains agriculteurs ont mis en question leur mode d'alimentation : *« Ça permet de nous dire si la ration est équilibrée ou pas, si y'a un déficit énergétique, un manque de fibre.... Donc si on veut être autonomes en protéine, il faut équilibrer déjà par les fourrages, avant d'équilibrer par les concentrés. ... On s'est rendu compte aussi qu'on donnait trop à manger »*. Dans ce même groupe, des diagnostics individuels ont été faits par un conseiller de la Chambre d'Agriculture, donnant lieu à des fiches individuelles et des graphiques comparatifs, repris ensuite lors de réunions d'échange. *« Cette photo, explique un agriculteur, on l'a partagée entre nous, ce qui fait que ça fait ressortir les points à améliorer »*.

Au sein du groupe d'éleveurs de porcs, l'intervention d'un vétérinaire a conduit certains à remettre en question leur organisation du travail. *« Ce jour-là, le vétérinaire a repris mon plan de masse, l'organisation du travail, les lavages, les déplacements d'animaux et de personnel. Et on a fait ça pour tous les membres du groupe... On essaye de parler de nos problèmes. Moi c'était les morts nés et les retours en chaleur »*.

- *... dont l'utilité est conditionnée par l'échange et l'analyse entre producteurs*

Ces exemples montrent que ce sont aussi les discussions entre eux que les agriculteurs mettent en avant. Ces discussions apparaissent comme une condition pour qu'ils puissent faire le lien entre des résultats de diagnostics ou des apports de connaissances technico-scientifiques et leurs situations particulières, et que les questions des uns et des autres puissent être formulées.

Dans le cas du groupe d'éleveurs de porcs, les réunions combinent des temps d'échange centrés sur une mise en commun évaluative des fonctionnements de chacun (appelés « autodiagnostic »), une visite de l'élevage d'un des participants qui expose les problèmes qu'il rencontre, et des temps où une « thématique » est approfondie avec ou sans apport d'expert. *« Il y a toujours une présentation de l'exploitation, l'éleveur présente sa problématique, ce qu'il veut qu'on voit. Ça discute dans les bâtiments, parce que chacun vient avec ses petits problèmes. Le midi, on fait la critique de la visite, Aline note tout sur le paper board »*.

Dans le cas du groupe d'éleveuses laitières travaillant sur les médecines alternatives aux antibiotiques, un diagnostic individuel a été réalisé par un vétérinaire sans être ensuite rediscuté collectivement, suivi par des formations ponctuelles sur différentes thématiques (homéopathie, Obsalim, parage), là encore sans véritable échange. Les agricultrices ont du mal à dire ce qu'elles en ont retiré, soit qu'elles ne se souviennent pas du contenu, soit que les conseils apportés à ces occasions n'ont pas été retravaillés pour permettre que les questions que pose concrètement leur mise en œuvre soient étudiées. *« On a appris plein de trucs sur les maladies, c'était intéressant. Je ne me rappelle plus ... on apprend tellement de choses, on ne retient pas tout, c'est suivant les problèmes qu'on a chez soi aussi »*. En revanche, sur l'utilisation des huiles essentielles, des apports d'un spécialiste sur la durée (plusieurs séquences), suivis d'échanges de pratiques, semblent avoir joué un rôle important. *« On fait l'échange en fin de journée, chacun dit ses problèmes, comment il les a résolus, Michel donne des conseils... et là ça apporte énormément (les échanges), on note tout et après on peut rechercher dans nos notes (si on retombe sur des cas similaires, on saura comment faire) »*.

→ Mettre au point progressivement des solutions adaptées aux situations de chacun

- *Des apports de connaissances techniques et scientifiques qui aident à voir les choses autrement ou à préciser un problème*

Dans une majorité de groupes, des activités de formation ont été menées faisant intervenir un expert (technicien, vétérinaire, etc.). Dans le groupe de la Cuma La Fourragère, la formation Obsalim a permis d'élargir le champ de la réflexion : l'observation des animaux, le lien entre sol, production fourragère et alimentation, autrement dit traiter l'autonomie protéique non seulement en produisant des protéines à la ferme mais aussi en changeant la conduite

de l'alimentation : « *ne pas suralimenter* ».... « *On avait remarqué que nos rations sont simples, maïs et colza. Donc si on veut être autonome en protéines, il faut équilibrer déjà par les fourrages, avant d'équilibrer par les concentrés* ». Pour le groupe d'éleveuses laitières, les apports d'un aromathérapeute ont là encore élargi le champ de la réflexion. Une agricultrice explique comment elle a fait le lien entre des problèmes de « *nez des vaches qui coulent* » et un excès d'énergie dans la ration.

- *Des échanges entre agriculteurs pour rediscuter les apports et adapter les solutions*

Cependant, lorsque ces apports ne sont pas rediscutés ou combinés avec des temps d'échanges de pratiques entre agriculteurs ils sont largement sous-exploités, le lien avec des solutions concrètes envisageables restant difficile à faire. Dans le cas contraire, les agriculteurs parlent toujours de ces apports en faisant référence en même temps aux discussions au sein du groupe. Un éleveur du groupe de Porcs explique « *Le véto m'a dit faut que tu tiennes compte de ton échec, faut pas que tu fasses pareil. Mais ça c'est des problèmes et si t'es pas en groupe ou en équipe, tu les surmontes pas. Tu te dis c'est bon... [alors que là] tu te dis tiens Emmanuel fait différemment, il a peut-être pas tout à fait tort, je vais prendre la moitié de sa recette...* ». Dans le groupe de la CUMA La Fourragère, ce sont les discussions sur les diagnostics qui amènent chacun à « *proposer des solutions [adaptées]... on définissait les points à améliorer en fonction du parcellaire ou des productions que tu mettais en place... après l'agriculteur reste maître de ses [choix]* ».

Dans le cas de l'Atelier paysan, les échanges sont au cœur de l'activité du groupe, tout d'abord au moment de la construction des outils, en s'appuyant cependant sur un recueil d'expériences extérieures au groupe. « *D'abord, on recueille un maximum d'expériences pour savoir comment on fait. On met tout ça en commun. Il y a des choses qui ressortaient un peu partout sur comment faire. Patrick a fait les plans.* » Les outils sont ensuite testés dans le cadre d'itinéraires techniques mis en place chez chacun, et les résultats discutés pour réajuster l'outil ou l'itinéraire technique. « *Ça marche pas, donc tu cherches à comprendre pourquoi ça marche pas, donc ça t'apporte une connaissance du sol, etc... Là, c'est pas mal de discussions avec Aurélien et le réseau maraîchage vivant, sol vivant...* ». Le lien entre le groupe et un réseau plus large de compétences (des techniciens de l'Atelier paysan, le réseau Maraîchage sol vivant) joue un rôle important pour alimenter cette production de connaissances nouvelles.

- *Exploiter la diversité au sein des groupes et la présence d'agriculteurs plus expérimentés*

Dans le groupe de porcs, où la comparaison des résultats technico-économiques est au cœur des activités du groupe, les agriculteurs font référence aux « *meilleurs* » : « *On apprend à se recalcr en fonction des meilleurs. Y'a des gens qui vont travailler différemment. Et tu vas chercher pourquoi l'éleveur untel a des supers performances et pas nous* ». Dans le groupe des éleveuses laitières, l'expérience d'une éleveuse qui pratique déjà les huiles essentielles, chez qui une visite a été organisée, permet aux autres de « *voir que ça marche* » et d'échanger à partir d'un exemple d'utilisation concrète de cette médecine, nouvelle pour toutes. « *Nous, ceux qui connaissions pas, on a démarré tout en demandant à Nadine comment elle faisait.* ». Dans le groupe Atelier paysan les jeunes installés s'appuient sur des maraîchers plus expérimentés : « *Sur les pratiques, on a un peu les mêmes problèmes au même moment. Ça permet de les solutionner assez rapidement grâce aux autres. Ça m'a aidé au début, j'avais plein de questions, ça permettait d'avoir des réponses ou au moins d'en parler, d'être rassurée... Et ça, c'est énorme.* ». Enfin dans le groupe de la CUMA certains font référence aux bios : « *sur les méteils c'était les meilleurs, c'est eux qui nous apprennent* ». Cet agriculteur considère d'ailleurs que le groupe a été un moyen « *de côtoyer des bios régulièrement. Parce qu'avant c'était pas forcément... Tu ne peux connaître qu'en côtoyant hein .* » (AC1)

Certains groupes, notamment ceux qui ne sont pas constitués avec des agriculteurs qui se connaissent déjà tous, jouent donc un rôle de pont entre des agriculteurs porteurs de modes de raisonnement très différents et appartenant souvent aussi à des réseaux différents. « *Certains ont des objectifs de productivité forte avec des choix de mécanisation et fertilisation fortes alors que d'autres le sont moins. Mais c'est ça qui est intéressant, soit ça nous conforte dans ce qu'on a choisi... ou pas !* ».

→ **Objectiver les situations par la production de données et favoriser la réflexion**

Comme indiqué plus haut, les diagnostics individuels permettant de produire des données précises ont joué un rôle dans certains groupes, lorsqu'ils ont été discutés, pour aider à objectiver les situations et à formuler précisément les

problèmes. Par ailleurs diverses expérimentations ont été mises en place, de façon plus ou moins formalisées par des protocoles. Dans le groupe d'éleveurs de porcs, un protocole de suivi de la conduite d'élevage a été mis en place par le technicien avec recueil de données par chaque éleveur (« *la pesée, le type de déjection, est-ce qu'ils boivent bien, mangent bien... Le chauffage, la qualité de l'eau...* »). Ces données ont été discutées ensuite collectivement « *3-4 fois par an pour échanger sur l'évolution des expérimentations* ». Bien que considérée par les éleveurs comme un peu lourde à mener, la production de ces données, très larges, ont permis de mieux comprendre les problèmes : « *on essayait d'évaluer ce qui avait déclenché l'apparition des problèmes* », et d'élargir la réflexion vers une « *prise de conscience sur tous les facteurs de risque pour anticiper au maximum* » et pour diminuer ainsi les antibiotiques.

Dans le cas de l'Atelier Paysan, les modalités des tests d'outils et d'itinéraires techniques ont surtout été décidées entre agriculteurs. Et une grille d'analyse des résultats a été mise au point avec le GAB. « *C'est pas aussi carré que dans les stations expérimentales, précise l'animateur, mais on voit tout de suite les contraintes des paysans. Le plan d'expérimentation a été amélioré, simplifié par les agriculteurs* ». La mise en commun et la discussion de ces résultats ont permis de procéder à des ajustements en fonction des conditions agronomiques, de sol et de travail de chacun.

→ Répartir les risques et coûts économiques

Ce que permettent aussi ces expérimentations collectives c'est une répartition des risques. La multiplication des situations de référence pour tester telle ou telle nouvelle pratique permet d'évaluer beaucoup plus rapidement les meilleures solutions pour chacun ; « *tout seul tu vas mettre vachement de temps* », précise un maraicher de l'Atelier Paysan. En faisant aussi différents tests, chacun sur une petite parcelle, une maraichère considère qu'on peut « *tester sans se mettre en péril économique* ». Dans le groupe de la CUMA, il n'y a pas eu de protocole expérimental formalisé collectivement mais les différents essais de mélanges fourragers, de modes de conduite des prairies, ont été discutés collectivement. « *Y'a plein de différents trucs. Chacun essaye ce qu'il veut. Et justement, le groupe a permis ça, chacun mène ses projets de son côté, et après on met en commun. On voit si ça apporte, si c'est intéressant à faire ou pas ... c'est le but final, de voir ce qui peut être mis en place dans notre secteur* ».

→ Autres facteurs extérieurs

L'ampleur des changements de pratiques est variable entre agriculteurs au sein des groupes, et entre les groupes, impactant plus ou moins l'évolution de l'ensemble du système de production. En ce qui concerne les variantes au sein d'un groupe, de nombreux facteurs extérieurs au groupe jouent en effet sur les marges de manœuvre de chacun :

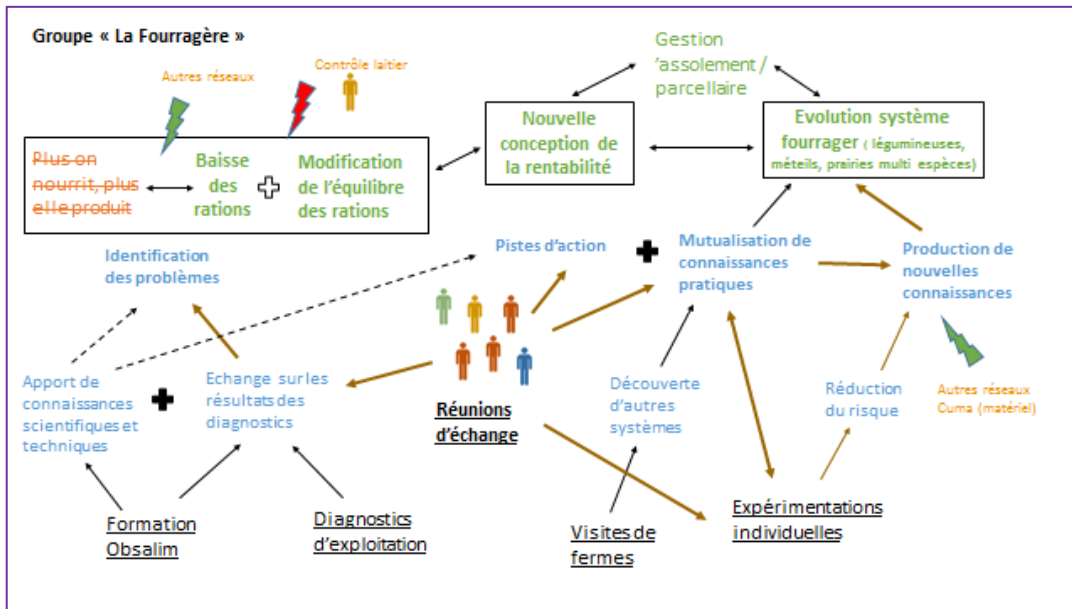
- la division du travail au sein des exploitations,
- le lien des agriculteurs avec des techniciens et acteurs d'amont et aval,
- l'impact économique du changement pour chaque exploitation.

Certaines éleveuses laitières du groupe travaillant sur la diminution des antibiotiques font part de leurs difficultés à mettre en œuvre certaines évolutions discutées au sein du groupe, par exemple modifier l'alimentation des vaches pour prévenir des problèmes : « *le nez des vaches qui coule, j'ai dit qu'on donnait à trop à manger, c'est pas passé* ». De fait certaines tâches leur sont réservées (traire et soigner les vaches) et elles n'ont pas la main sur l'alimentation. L'usage des huiles essentielles renvoie aussi au fait que le conjoint ou l'associé soit d'accord et prêt à suivre les recommandations qui lui sont laissées quand les femmes ne sont pas disponibles pour faire le traitement.

Les producteurs ont souvent évoqué aussi les relations qu'ils ont avec leur vétérinaire, leur contrôleur laitier ou tel technicien de la coopérative. Ces relations peuvent jouer comme un facteur favorable ou non aux évolutions envisagées, suivant qu'il partage ou non les approches que les producteurs veulent développer et qu'on peut alors ou non en discuter. « *Le problème avec les contrôleurs, c'est qu'il faut toujours mettre plus de concentré, plus de ci, plus de ça...* ». Dans le cas des éleveurs de porcs, la démédication fait partie des orientations stratégiques de la Cooperl, dont tous sont adhérents.

Conclusion

Dans tous les cas la mise en œuvre des changements de pratiques relèvent d'une alternance de moments de réflexion et d'analyse sur les problèmes et les situations, ou sur telle ou telle piste de solution, et de moments de mise en pratique de quelque chose de concret, seul ou de façon coordonnée. Ce processus est plus ou moins favorisé par le fonctionnement des groupes. On constate sur ce plan de fortes variantes : certains groupes mettent l'accent sur les formations et les apports extérieurs, d'autres sur les expérimentations, d'autres sur les réunions d'échanges. Ces variantes sont d'ailleurs à mettre au crédit de la souplesse de l'appel à projet AEP, plébiscitée par les animateurs et les agriculteurs.



A la lumière des cinq groupes étudiés de façon plus approfondie, **il ressort une efficacité accrue d'une combinaison d'activités pour aider les agriculteurs à innover** : découverte d'une pratique nouvelle (lors de visites) ou de connaissances scientifiques et techniques (lors de formation), rediscutées ensuite, mutualisation de pratiques entre agriculteurs, analyse partagée de résultats d'expérimentations ou de diagnostics.

La manière dont les groupes fonctionnent est liée à l'expérience de l'animateur et à la conception de son rôle. L'accent mis sur la formation traduit souvent une surestimation du rôle des apports de connaissances scientifiques et techniques, et renvoie à une approche du changement en termes de transmission de connaissances plutôt qu'en termes d'apprentissage collectif. Il peut être aussi lié à une difficulté à envisager ou à conduire, du point de vue méthodologique, l'échange de pratiques entre agriculteurs comme une activité productive en tant que telle.

Le fonctionnement du groupe est aussi lié à la façon dont il s'est constitué (impulsé par les agriculteurs ou par un animateur, par exemple) et à sa composition (profils et degrés d'autonomie des agriculteurs, habitude de travail en groupe, plus ou moins encadré par un technicien ou un animateur...). Cette composition, lorsqu'elle se caractérise par une diversité de profils (comme dans le cas de la Cuma la Fourragère), par la présence d'agriculteurs plus expérimentés ou appartenant à d'autres groupes ou réseaux et amenant des idées, joue d'ailleurs comme un facteur favorable à la dynamique de réflexion au sein du groupe, à condition que cette diversité soit mise à contribution par les échanges. Dans tous les cas, la place accordée à ces échanges apparaît déterminante que ce soit pour s'approprier des apports de connaissances et faire le lien avec ses conditions de travail, pour exploiter des données issues de diagnostics et d'expérimentations, ou simplement pour solliciter les questions et analyses de chacun et produire des idées.

Pour en savoir plus :

REGION BRETAGNE – Direction de l'Economie – Service de l'Agriculture – agriculture@bretagne.bzh – 02 99 27 12 83

Infos sur les Projets AEP : http://www.bretagne.bzh/jcms/prod_380249/fr/35-projets-pour-une-agriculture-ecologiquement-performante?lg=fr